RECONDUCTIONS. Olivier MANTEI prolongé jusqu’en 2029 à la tête de la Philharmonie de Paris, et Louis LANGREE renouvelé à la tête de l’Opéra Comique

Sur proposition de Catherine Pégard, ministre de la Culture, et en accord avec Emmanuel Grégoire, Maire de Paris, le Président de la République a décidé – ce mercredi 28 octobre – de reconduire Olivier Mantei dans ses fonctions de directeur général de la Cité de la musique – Philharmonie de Paris, pour un deuxième mandat, jusqu’en 2029.

Olivier Mantei : un second mandat pour la Philharmonie de Paris

Nommé à la tête de l’établissement le 1er novembre 2021, Olivier Mantei a conduit durant son premier mandat (2021-2026) un projet conjuguant ambition artistique, diversité des esthétiques et ouverture à tous les publics. Sous sa direction, la Philharmonie a consolidé son rayonnement avec une programmation ouverte à toutes les esthétiques et un ancrage fort du projet symphonique autour de l’Orchestre de Paris et de son directeur musical Klaus Mäkelä.

Le renouvellement des publics a été un axe majeur de son action : en 2025, les enfants, les familles et les jeunes représentaient 42% de la fréquentation totale de

l’établissement. Les dispositifs d’éducation musicale (Démos, EVE), la création de *La Balise* et le lancement de l’école de la Philharmonie ont marqué ces cinq années, tout comme le renforcement des festivals *Jazz à la Villette* et *Days Off*, ou encore la création du *Petit Grand Festival* et du festival *Les Prem’s*. L’intégration de l’Ensemble Intercontemporain au 1er janvier 2026 constitue une étape importante pour renforcer les liens entre création contemporaine, interprétation et diffusion.

Avec 1,6 million de visiteurs en 2025, nouveau record de fréquentation, la Philharmonie confirme son rayonnement à l’échelle parisienne, métropolitaine, nationale et internationale.

Louis Langrée : un second mandat à l’Opéra-Comique jusqu’en 2029

Ce même jour, sur proposition de Catherine Pégard, ministre de la Culture, le Président de la République a reconduit **Louis Langrée** dans ses fonctions de directeur du Théâtre national de l’Opéra-Comique pour un second mandat de trois ans, jusqu’en 2029.



Depuis novembre 2021, Louis Langrée a porté une ambition artistique forte pour l’Opéra-Comique, faisant dialoguer le patrimoine exceptionnel de la maison avec la création contemporaine, révélant de nouveaux talents et ouvrant davantage l’institution à tous les publics. Son engagement en faveur du répertoire lyrique français s’inscrit dans le parcours international d’un chef d’orchestre qui a notamment dirigé le festival *Mostly Mozart* au *Lincoln Center* de New York pendant 21 ans, et le *Cincinnati Symphony Orchestra* pendant 11 ans.

La saison 2026-2027 sera consacrée à la modernisation de la Salle Favart. Ces travaux, financés par le ministère de la Culture à hauteur de 6,8 millions d'euros, permettront de sécuriser et moderniser la cage de scène et de restaurer la fosse d'orchestre dans son état historique. L'Opéra-Comique continuera de faire vivre son projet artistique hors les murs, avec 109 représentations à Paris, en Île-de-France et en région. Avec ce second mandat, Louis Langrée poursuivra le déploiement du « *Projet Favart* », en affirmant la responsabilité artistique, territoriale et sociale de l'Opéra-Comique.

À travers ces deux reconductions simultanées, le ministère de la Culture confirme la stabilité des directions artistiques à la tête de deux institutions phares de la vie musicale parisienne. Olivier Mantei et Louis Langrée abordent ainsi une nouvelle phase de leurs mandats respectifs, avec pour horizon commun 2029 et la poursuite de projets structurants pour leurs établissements.

crédits photos (c) droits réservés

CRITIQUE, opéra. PARIS,

Opéra-Comique, le 3 juin 2026. KRASA : Brundibar. Maîtrise Populaire de l'Opéra-Comique, Orchestre Les Frivolités Parisiennes, Muriel Mayette-Holtz et Jean-Claude Berutti (mise en scène), Louis Langrée (direction musicale)

Sur le rideau de scène de l'Opéra-Comique est projetée une carte de l'Europe ; à y regarder de plus près, un lieu avec un nom *: Theresienstadt*. Chacun sait que *Terezin*, située en Tchécoslovaquie, a été rebaptisée *Theresienstadt* par l'occupant nazi, et ensuite présentée par lui comme la vitrine mystifée de la déportation des juifs de Bohême. C'est la première vision de cette soirée consacrée à la résurrection de *Brundibar*, opéra pour enfants de Hans Krasa (1899-1944), que l'Opéra-Comique a programmé dans le cadre sa saison 2025-26.

Puis cette carte s'efface et laisse place à une salle de classe dans laquelle on aperçoit quelques élèves livrés à eux-même. Ils racontent et se racontent des histoires, imitent une

vieille dame… Dans cette première partie de la soirée, sans doute trop longue – la seconde étant consacrée à la représentation proprement dite de l'opéra *Brundibar* -, les enfants vont interpréter des extraits du conte de Jean-Claude Grumberg, "*De Pitchik à Pitchouk*", un Conte pour vieux enfants.

Plusieurs musiques, subtilement choisies, accompagnent cette sorte de prélude au bref opéra qu'est *Brundibar*, qui dure environ une trentaine de minutes. Tout d'abord, pour la partie instrumentale, un merveilleux sextuor pour instruments à vents, "*Mladi*" de Leos Janacek, joliment interprété par l'ensemble ***Les Frivolités parisiennes***, partenaire idéal de cette soirée. Pour la partie vocale de cette sorte de prélude à l'opéra, quelques pièces de Francis Poulenc : deux extraits de "*Soir de neige*", sur un poème de Paul Eluard, ainsi que des extraits de "*Quatre motets pour le temps de Noël*", magnifiquement interprétés par la **Maîtrise populaire de l'Opéra-Comique** (fondée en septembre 2016). Elle est composée de jeunes de 8 à 25 ans qui se forment aux arts de la scène. Ce soir, sur scène ou en coulisses, son chant rayonne et atteste de son exceptionnelle qualité musicale.

Dans la seconde partie, le plateau laisse la place à *Brundibar*, l'opéra pour enfants en deux actes, donné ici dans la version dite de *Terezin*, sur un livret d'**Adolf Hoffmeister** (1902-1970), ce dernier ayant réussi – contrairement à Hans Krasa – à échapper à la déportation. L'ouvrage avait fait l'objet d'une création clandestine en 1942, dans un orphelinat juif, rue Belgicka à Prague. Il a été recréé par le compositeur, déporté au camp de *Theresienstadt*, le 23 septembre 1943. Puis, il a été donné en cet endroit près de cinquante quatre fois.

Le conte peut se résumer ainsi : deux enfants Aninka et Pepicek veulent à tout prix soigner leur mère malade. Il leur faut trouver du lait car c'est le seul remède prescrit par le médecin. Ils sont évidemment totalement démunis, et envisagent

de trouver de l'argent en chantant dans les rues. Mais ils devront faire face à forte partie en la personne du célèbre Brundibar. Ils vont réussir leur entreprise en chantant mieux et plus fort que Brundibar, personnage sous les traits duquel il n'est pas très difficile de reconnaître Hitler… Pour ce faire, outre leur vaillance, ils pourront compter sur l'aide, bien sûr, des enfants de la ville mais aussi d'animaux généreux et complices, délicieusement portraiturés et interprétés – notamment le Chat, le Moineau, et le Chien.

Les jeunes interprètes de la soirée se sont totalement impliqués dans cette production, la mise en scène étant assurée par **Muriel Mayette-Holtz** et **Jean-Claude Berutti.** La fin est heureuse mais ne peut faire oublier l'assassinat de la plupart des créateurs de cet opéra en 1944. Un silence particulier se fait soudainement ressentir, quand, à la fin de l'œuvre, est diffusé un extrait du film de propagande tourné en 1944, montrant les visages captivés et émus d'enfants, assistant à *Theresienstadt*, à une représentation de *Brundibar*.

La musique de **Hans Krasa** se fait tour à tour joyeuse, un peu *jazzy*, clairement influencée par les musiques populaires, de foire, parfois un peu tendre aussi. Mais ce n'est pas la musique de Krasa qui clôt cette soirée, mais celle, belle et émouvante, de la chanson d'Ilse Weber, écrite et créée dans le *ghetto* : « *Ich wandre durch Theresienstadt* » (*Je rôde dans Theresienstadt, le coeur lourd comme plomb*…), interprété par la jeune **Camille Flament**, issue de la *Maîtrise*. Quant au chef d'orchestre **Louis Langrée** – par ailleurs Directeur de l'Opéra-Comique -, il assure avec délicatesse la cohésion de l'ensemble. Une belle et émouvante soirée !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 03 juin 2026. KRASA : Brundibar. Maîtrise Populaire de l'Opéra-Comique, Orchestre Les Frivolités Parisiennes, Muriel Mayette-Holtz et Jean-Claude Berutti (mise en scène), Louis Langrée (direction musicale). Crédit photographique (c) Stefan Brion

---

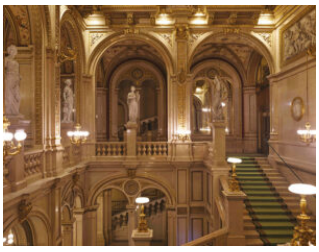
OPÉRA DE MONTE-CARLO. MOZART : Cosi fan tutte, 9 fév 2026. Cecilia Bartoli (Despina)… Orchestre de la Wiener Staatsoper, Louis Langrée (direction)

La troupe de la *Wiener Staatsoper* revient à Monaco avec la somptuosité sonore de son orchestre et l'engagement communicatif de ses chanteurs… de formidable tempéraments réunis autour de la Despina de Cecilia Bartoli ; à

l’affiche en février prochain, l’ultime opéra de la trilogie Mozart / Da Ponte : *Così fan tutte*, mis en espace sur la scène du Grimaldi Forum.

Si *Les Noces de Figaro* sont basées sur la comédie de Beaumarchais et Don Giovanni sur une pièce attribuée à Tirso de Molina, l’argument de *Così fan tutte* semble relever de la pure invention de Lorenzo da Ponte qui en partage les thèmes avec Mozart : l’illusion amoureuse, les faux semblants, la naïveté des cœurs faibles, le cynisme des vieux sages… Da Ponte en aurait même soumis l’intrigue et ses enjeux à Salieri, le fameux rival de Mozart à la Cour impériale.
Seule la musique de Wolfgang pouvait exprimer toute la sincérité et les vertiges des jeunes gens soumis à l’épreuve de la fidélité. Dans les faits, Don Alfonso parie avec Gugielmo et Ferrando, sur l’infidélité de leur fiancée respective… Dorabella et Fiordiligi seront-elles loyales aux serments énoncés ? Leur servante astucieuse, Despina, les invite à se libérer des règles… Photo : © Michael Poehn

MOZART : Cosi fan tutte
Opéra mis en espace
Lundi 9 février 2026, 19h
MONACO, Grimaldi Forum



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l’Opéra de Monte-Carlo, Monaco :

https://www.opera.mc/fr/saisons/25-26/cosi-fan-tutte

Direction musicale | Louis Langrée
Chef de chœur | Stefano Visconti
Fiordiligi | Adriana Gonzalez
Dorabella | Samantha Hankey
Despina | Cecilia Bartoli
Guglielmo | Peter Kellner
Ferrando | Filipe Manu
Don Alfonso | Alessandro Corbelli
Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo
Orchestre de la Wiener Staatsoper

Dramma giocoso en deux actes / Musique de Wolfgang Amadeus Mozart / Livret de Lorenzo da Ponte / Création : Vienne, Burgtheater, 20 janvier 1790



CRITIQUE, Opéra. PARIS, Opéra Comique, le 6 novembre 2025. GLUCK : Iphigénie en Tauride.

T. Bounazou, T.Hoffman, P. Talbot… Wajdi Mouawad / Louis Langrée

Cette production d'*Iphigénie en Tauride* de C. W Gluck est sans conteste l'une des plus remarquables des scènes parisiennes de ce début de saison 25/26. En effet, on avait rarement assisté à une telle cohérence entre l'esthétique scénique et l'esthétique musicale : deux heures trente d'une intensité hors norme, soutenue par l'intelligence de tous et de chacun.

La représentation commence avec une remise en contexte bien nécessaire pour ce genre d'histoire antique où l'on oublie toujours quel est le lien de parenté entre les différents personnages, et comment ils en sont arrivés à tous s'entre-tuer. Pour cela, le metteur en scène **Wajdi Mouawad** choisit de commencer avec l'ouverture de l'autre *Iphigénie* de Gluck, *Iphigénie en Aulide*, puisqu'en effet l'histoire commence en Aulide. Dans les grandes lignes : parce qu'il a tué une biche du bois sacré, Agamemnon doit sacrifier sa fille Iphigénie pour arrêter la guerre de Troie. Au moment du sacrifice, celle-ci est échangée avec une biche par Diane. Iphigénie est alors téléportée en Tauride pour devenir prêtresse de la déesse. En Aulide, tout le monde la croit morte, sa mère Clytemnestre tue son père Agamemnon, puis son frère Oreste tue Clytemnestre, sa propre mère, pour venger son père. Oreste devenu fou doit sur ordre d'Apollon aller voler deux statuettes au temple de Diane en Tauride où il ne sait pas que sa sœur est prêtresse. À ce moment le metteur en scène fait un parallèle intéressant avec le lieu où se situe l'ancienne

Tauride : la Crimée, territoire ukrainien aujourd'hui sous domination russe. Les guerres continuent de traumatiser et de séparer des familles, de détruire… Après l'ouverture d'I*phigénie en Aulide* s'ensuit un passage théâtral. Deux jeunes grecs (Oreste et Pylade) rencontrent le directeur et la conservatrice d'un musée de Crimée à notre époque. Ils veulent que soient rendues à la Grèce deux idoles de Diane d'époque préclassique qui sont les joyaux du musée. Le détestable directeur (Thoas) refuse de manière catégorique : la Russie ne fait pas partie des accords européens, dont faisait partie l'Ukraine préalablement, pour la restitution de biens culturels volés. La conservatrice (Iphigénie), grecque aussi, leur conseille de voler les idoles.

Toute cette action est très forte et le texte très bien écrit. Sans une vulgaire et ostentatoire prise de parti, Wajdi Mouawad a su poser là le terrible décor de la guerre et de la dictature. L'action d'*Iphigénie en Tauride* enfin s'ouvre sur une terrible scène de sacrifice. En effet, Thoas, le roi de Tauride a su par un oracle qu'il mourrait de la main d'un étranger. Il fait donc sacrifier tous les étrangers qui entrent sur son territoire. Et celle qui doit opérer les sacrifices est bien sûr la malheureuse Iphigénie. La scène est sombre, solennelle, violente : Iphigénie baigne ses mains et son couteau de faux sang rouge vif. Et de même que la partition de Gluck, l'assurance de la voix de Tamara Bounazou et la cohésion de l'orchestre : tout rend ici la violence de la scène. **Tamara Bounazou** est la grande révélation de cette soirée, dès les premiers moments de la soirée. Le songe d'Iphigénie où elle décrit le double parricide qui a eu lieu en son absence en Aulide est une véritable leçon de chant. La jeune soprano dramatique y place avec une justesse rare tous les accents de la langue française. Chaque voyelle est chantée avec précision rendant le texte parfaitement intelligible. En plus de cela, elle est une actrice crédible et puissante, qui sait prendre l'action à bras le corps sans jamais surjouer son rôle. Elle obtient à la fin de la représentation un triomphe

rare et absolument mérité.



Thoas, incarné par **Jean-Fernand Setti**, est lui aussi entièrement névrosé depuis la prédiction de l'oracle. Également très violent tant dans le chant que dans l'action scénique, il malmène Iphigénie tout au long de l'œuvre. Jean-Fernand Setti est très expressif, terrifiant, et possède lui aussi toutes les qualités attendues d'un chanteur lyrique. Face à lui, **Théo Hoffman** et **Philippe Talbot** forment un duo parfait. Théo Hoffman donne à Oreste toute la fragilité de la folie. Littéralement mis à nu au deuxième acte, il livre sans concession ses troubles les plus sombres et les plus intimes, entouré des terribles Erinyes. Au moment de sa grande scène de folie, il est nu, et elles le retiennent et le font avancer pas à pas en même temps, comme autant de pensées noires dans l'esprit du maniaque. Malgré un très léger accent, Théo

Hoffman est bouleversant dans le rôle de Pylade, toujours vrai dans ce qu'il nous déclame, la principale qualité attendue d'un acteur de tragédie. Pylade est le seul personnage sain de cette histoire. Il est jeune, fougueux et plein d'espoir. On croirait presque que Philippe Talbot a lui aussi 17 ans, tant il rend bien le caractère du personnage. Dans le célèbre air « *Unis depuis la plus tendre enfance*« , il se montre particulièrement touchant. Il fait de Pylade non pas un ténor héroïque mais un ténor de grâce, ce qui convient sûrement mieux au rôle.

L'ancienne académicienne **Léontine Maridat-Zimmerlin** est d'abord très convaincante en Seconde prêtresse, mais surtout très impressionnante en *deus ex machina* à la toute fin de l'œuvre, où elle fait scander à Diane la satisfaction des dieux après tant de souffrances. **Fanny Royer** est une Première prêtresse très touchante, dont le sens dramatique est fin, en accord avec une voix des plus agréables. Enfin, et pas des moindres, **Lysandre Châlon**, déjà présent à la Salle Favart dans *Armide* du même Gluck il y a trois ans, est l'une des voix les plus prometteuses de la jeune génération, portée par une présence scénique de plus en plus précise au cours de la soirée. De son côté, le **Chœur *Les Éléments*** (notamment le pupitre féminin, très présent dans l'œuvre pour incarner les prêtresses) est d'une grande intelligibilité, et un beau travail sur les couleurs a également été mené en parfaite cohésion avec l'**Orchestre *Le Consort.***

A partir du 8 novembre, la direction musicale sera assurée par le jeune violoniste **Théotime Langlois de Swarte**, mais les premières représentations étaient dirigées avec beaucoup de précision par **Louis Langrée**, directeur général de la maison parisienne. L'orchestre, dont les membres sont en majorité très jeunes, fut très à l'écoute des propositions du chef, ne laissant jamais place à la moindre routine ou à des automatismes de fond de chaises. Des musiciens tous d'une grande qualité, menés par l'excellente **Sophie de Bardonnèche**

comme *Konzertmeister,* donnent à la musique de Gluck un son à la fois intime et impressionnant, entre la complicité de la musique de chambre et le faste de l'opéra.

Tout dans cette production est une grande réussite – et en particulier, il faut le redire, la performance bouleversante de **Tamara Bounazou** qui signe probablement ici le début d'une brillante carrière !…

CRITIQUE, Opéra. PARIS, Opéra Comique, le 6 novembre 2025. GLUCK : Iphigénie en Tauride. T. Bounazou, T.Hoffman, Ph. Talbot… Wajdi Mouawad / Louis Langrée. Crédit photographique (c) Sophie Brion

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 23 juin 2025. GOUNOD : Faust. J. Dran, V. Santoni, J. Boutillier… Denis Podalydès / Louis Langrée

Vous croyez tout connaître sur *Faust* (1859), le chef d'œuvre de Charles Gounod ? Il n'en est rien ! Suite à la nouvelle édition proposée par Paul Prévost avec le concours des équipes du *Palazzetto Bru Zane*, l'Opéra Comique s'intéresse à la version originale avec dialogues parlés et mélodrames. De quoi découvrir des morceaux totalement inédits, ainsi qu'une meilleure lisibilité de l'action dévolue aux personnages secondaires. Autour de la mise en scène élégante de Denis Podalydès, la direction flamboyante de Louis Langrée rend au drame toute sa ferveur grandiose, au service d'un plateau vocal idéal dans la nécessaire diction.

A l'instar d'autres chefs d'oeuvre immortels tels que *Carmen* ou *Boris Godounov, Faust* connut de multiples moutures, du fait des modifications opérées par le compositeur lui-même au gré des représentations, de Paris jusqu'à l'étranger. Appelé improprement «opéra» à sa création au Théâtre Lyrique de Paris, l'ouvrage avait en réalité été conçu pour une troupe d'opéra-comique, rompue aux dialogues parlés et au mélodrame. L'écriture des récitatifs, ainsi que d'un ballet, viendra quelques années plus tard, lors d'une recréation triomphale à l'Opéra de Paris. Si Gounod avait souhaité que les deux versions coexistent, ce qui fut le cas pendant quelques années (à Bruxelles notamment), c'est finalement la mouture opératique qui s'imposa durablement. Il faut une nouvelle fois remercier le *Palazzetto Bru Zane* de s'être penché sur cette rareté, révélée par le très beau disque dirigé par Christophe Rousset en 2019. Une production scénique a également vu le jour l'an passé à Cologne (voir ici) – signe de la popularité de l'ouvrage en Allemagne.

Produit en partenariat avec l'Opéra de Lille, ce spectacle ne

reprend pas tout à fait la partition utilisée par le *Palazzetto Bru Zane*. Il s'agit en réalité d'une version intermédiaire entre celle de la création en 1859 et plusieurs modifications opérées les années suivantes, notamment l'inclusion de la «*Chanson du nombre 13*», révélatrice de la fascination populaire pour les symboles et les coïncidences, en lieu et place de la ronde du *Veau d'or.* Plus généralement, la coloration sur instruments d'époque voulue par Christophe Rousset trouve ici une interprétation plus traditionnelle avec l'Orchestre national de Lille, sous la battue engagée de Louis Langrée. En dehors de quelques passages où le plateau est couvert dans les ensembles, le geste hautement architecturé du directeur de l'Opéra Comique fait mouche pour rendre ses lettres de noblesse au drame, porté par un lyrisme incandescent. Pour autant, Langrée n'en oublie pas les parties plus intimistes, aux phrasés souples et aériens, qui font tout le prix de l'art de Gounod.

La distribution réunie n'appelle que des éloges, malgré quelques réserves de détail. Ainsi de **Julien Dran** qui donne à son rôle de Faust, déjà étrenné avec succès sur plusieurs scènes en France (notamment à Limoges), une *maestria* digne de son attention au texte et au sens. Sa diction parfaite n'est pas pour rien dans le plaisir rencontré, de même qu'un timbre éclatant dans les passages en pleine voix. Seule la voix mixte laisse entendre quelques défauts techniques dans les sauts de registre. A ses côtés, **Vannina Santoni** impose une Marguerite rayonnante d'éclat, parfois un rien monolithique dans les nuances. C'est là le seul reproche que l'on peut faire à cette interprète, par ailleurs très convaincante dans les dialogues. La scène célébrissime des bijoux la voit aussi maitriser sa voix charnue, sans recours à un *vibrato* trop prononcé. Egalement très applaudi, **Jérôme Boutillier** (Méphistophélès) donne une nouvelle leçon de classe et de malice, en lien avec les intentions de la mise en scène, nous y reviendrons. Il faut toutefois accepter le parti-pris d'un rôle plus burlesque dans la version pour opéra-comique pour pleinement apprécier

son interprétation toute d'esprit et d'intelligence, aux graves limités et peu puissants. Rien de tel pour **Lionel Lhote** (Valentin) qui passe la rampe sans difficulté, laissant seulement entendre un aigu trop étroit d'émission. On aime aussi le Siebel de **Juliette Mey**, d'une élégance suprême de ligne, tandis que **Marie Lenormand** réjouit en Dame Marthe délicieusement délurée. Enfin, le **Choeur de l'Opéra de Lille** parvient à relever le défi des *tempi* parfois dantesques de Louis Langrée, surtout côté féminin, au prix d'une belle cohésion d'ensemble. Assurément l'un des grands atouts de la soirée.

En centrant l'action sur l'humain, la mise en scène de **Denis Podalydès** ravit par sa simplicité et son classicisme toujours au service de la bonne compréhension des péripéties. La scénographie très sombre, à l'instar des costumes au début, évoque l'état dépressif du rôle-titre, accaparé par ses velléités de suicide. L'apparition de Méphistophélès et de ses deux acolytes permet de les voir littéralement tirer les ficelles de l'action, comme un Monsieur Loyal fiché de ses fidèles serviteurs. L'idée de Podalydès consiste à fuir les artifices fantastiques pour imaginer le diable comme une incarnation de la mauvaise conscience de Faust, libératrice de ses nombreuses frustrations. Le drame n'en devient que plus trivial, avec la tentative d'acheter les grâces de Marguerite par un coffret de bijoux, avant de la rejeter en deuxième partie, une fois lassé de ses atours. Le tout est finement réglé, en un esprit forain, un rien trop figé au I, malgré l'apport bienvenu d'un couple de danseurs. L'assemblage élégant des éléments scéniques permet de figurer autant une église qu'un échafaud, sans artifices inutiles. La deuxième partie du spectacle va plus loin encore dans cette volonté d'épure, en mettant l'accent sur le devenir énigmatique de l'enfant de Marguerite, qui erre sur scène comme une bête en sursis. Un travail d'une belle probité au niveau de la direction d'acteur, toujours au service de l'ouvrage et des interprètes.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 23 juin 2025. GOUNOD : Faust. Julien Dran (Faust), Vannina Santoni (Marguerite), Jérôme Boutillier (Méphistophélès), Lioniel Lhote (Valentin), Juliette Mey (Siebel), Anas Séguin (Wagner), Marie Lenormand (Dame Marthe), Chœur de l'Opéra de Lille, Mathieu Romano, Louis Gal (chefs de chœur), Orchestre National de Lille), Louis Langrée (direction musicale) / Denis Podalydès (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra Comique, jusqu'au 1er juillet 2025. Photo © Sophie Brion

VIDEO : « *Faust vu par Louis Langrée* »

CRITIQUE, opéra. PARIS. Opéra Comique, 20 septembre 2024. AUBER : Le Domino noir. A. C. Gillet, C. Dubois, V. Brunel, L. Vermot-Desroches… Valérie

Lesort & Christian Hecq / Louis Langrée.

Contre les idées noires, voici à l'Opéra Comique, un spectacle plein de bonne humeur, léger, entraînant, bien chanté, tout en gaieté et… en couleurs : le *Domino noir*.

Le *Domino noir* : un spectacle tout en couleurs !



Auber est certainement, sans qu'on en ait conscience, le compositeur le plus connu à Paris : il a une station de R.E.R. à son nom ! Il vivait au XIXème siècle. Il avait de l'esprit jusque dans son prénom : il s'appelait **Daniel-François-Esprit**

Auber. Il en a fait usage dans son *Domino noir*. L'oeuvre, plaisante comme un vaudeville, présente tous les poncifs du genre. On peut, de nos jours, trouver cela dépassé mais les metteurs en scène **Valérie Lesort et Christian Hecq** ont rivalisé d'imagination pour la revivifier et la rendre délirante. En voilà deux qui ne broient pas du noir !

Au début, on voit cinq danseurs déguisés en jeu de dominos. C'est malin ! C'est pour nous égarer. Car le domino de cette histoire n'a rien à voir avec le jeu. C'est le masque que l'on porte lors des bals. Les soirs de spectacle, les ouvreuses de l'Opéra Comique en mettent pour nous mettre dans l'ambiance. L'histoire est celle d'une aristocrate, Angèle, qui se voile le visage pour aller une dernière fois au bal avant d'entrer au couvent.

Dans leur délire, les metteurs en scène habillent les hommes en plumes de paon, transforment en ailes d'oiseau les cornettes des bonnes sœurs, font entendre des bouffées de musique rock lorsque la porte s'ouvre sur la salle de bal, font descendre des statues de leur piédestal, font chanter la tête d'un cochon rôti qui, dans son plat, est destiné au festin du soir (tout est bon dans le cochon !).

La distribution vocale est excellente. **Anne Catherine Gillet** (Angèle) domine le spectacle de sa voix et sa prestance. Le ténor **Cyrille Dubois** (son soupirant) nous enchante de sa voix légère et bien timbrée – mais davantage comme chanteur que comédien, hystérisant trop certaines répliques. La mezzo **Victoire Brunel** (l'amie d'Angèle) est ravissante de voix et d'allure. On applaudit l'excellent jeune ténor **Léo Vermot-Desroches** (Juliano) ainsi que la basse imposante de **Jean-Fernand Setti** (le concierge du couvent). Quant à **Marie Lenormand** (l'Aubergiste), sa présence est irrésistible. Deux comédiens font partie du spectacle : **Laurent Montel** qui force son accent anglais pour caricaturer un Lord, et **Sylvia Bergé**, célèbre Sociétaire de la Comédie Française, qui prête au personnage d'une nonne sa voix bien posée.

Louis Langrée, qui est dans sa maison à l'Opéra Comique puisqu'il la dirige depuis 2021, fait sonner à plaisir l'**Orchestre de chambre de Paris** – ainsi que le **Choeur « Les Eléments »**.

Ca y est, le spectacle est fini. On reprend le métro. Dans la tête continue à tourner l'air « *La belle Ines fait florès* ». C'est alors que le haut parleur du wagon annonce : « *Auber* ». Décidément, on n'en sort pas !…

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS. Opéra Comique, 20 septembre 2024. AUBER : Le Domino noir. A. C. Gillet, C. Dubois, V. Brunel, L. Vermot-Desroches… Valérie Lesort & Christian Hecq / Louis Langrée.

VIDEO : Trailer du « Domino noir » d'Auber à l'Opéra Comique

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 39ème Festival de Radio France Occitanie Montpellier, le 9 juillet 2024. RAVEL / SOHY / FAURE.

Renaud Capuçon (violon), Orchestre Les Siècles, Louis Langrée (direction).

Le Festival de Radio France Occitanie Montpellier s'est ouvert ce dimanche 8 juillet avec un grand concert de plein air (Place de l'Europe), avec l'Orchestre National Montpellier Occitanie dirigé par la jeune cheffe Chloé Dufresne. Le lendemain (à l'Opéra Berlioz), c'est le violoniste virtuose Renaud Capuçon qui dialoguait avec la fameuse phalange *Les Siècles* (jouant sur instruments d'époque), placée sous la baguette de Louis Langrée, dans un programme de musique française du tournant du siècle dernier.



La première partie est composée de raretés, et commence même par la création mondiale d'une œuvre de **Maurice Ravel**, « *Amants qui suivez le chemin* » (ca. 1902-1905). Le manuscrit de 18 pages est monogrammé à deux reprises, mais n'est pas signé. Retrouvé par un particulier en 2000, et passé inaperçu jusqu'à sa mise en vente par une librairie spécialisée dans les autographes en 2023, il fut – à ce moment – acheté par la Bibliothèque Nationale. Ce genre de cantate, pièce pour chœur et petit orchestre est tout à fait typique des exercices demandés pour obtenir le Prix de Rome : Ravel avait alors moins d'une trentaine d'années. On constate dans un passage précis et on ressent sur l'ensemble des couleurs de l'orchestre des similitudes avec *Sirènes* de Claude Debussy – que Ravel transcrit pour deux pianos à la même époque.



Le **Chœur de Radio France**, préparé avec beaucoup de subtilité par **Lionel Sow**, envoûte immédiatement. Sa diction claire et précise nous livre avec douceur le texte délicieusement désuet d'**Armand Sylvestre**. Les nuances entre les différents pupitres sont maîtrisées avec une perfection subjuguante. Un court *solo* de soprano couronne ce triomphe avec chaleur et justesse. L'orchestre **Les Siècles**, au son notablement fin et élégant, se fait ici discret derrière un chœur décidément moteur. Le *Thème varié pour violon et orchestre Op.15* de **Charlotte Sohy** qui suit est interprété avec beaucoup d'intensité par **Renaud Capuçon**, mais cette partition s'avère somme toute assez « plate » par rapport à celle de Ravel. Le virtuose français, en véritable « Gene Kelly du violon » (il est souvent en équilibre sur un pied), donne une dimension quasi cinématographique à une pièce au caractère très français, avec un jeu toujours « très à la

corde » et un *vibrato* puissant. Il enchaîne avec le premier mouvement du *Concerto pour violon* (demeuré inachevé) de **Gabriel Fauré**, qui rétablit l'équilibre entre le soliste et l'orchestre. Toujours à la corde, le son de Renaud Capuçon se fait encore plus brillant. Malgré la perfection technique, l'interprétation apparaît un rien « sucrée », et manque quelque peu de simplicité et aussi d'une certaine pudeur : cela crée un décalage sentimental avec un orchestre moteur, aussi élégant qu'à son habitude. En guise de bis, Renaud Capuçon met un rayon de soleil doux dans le vaste vaisseau montpelliérain, avec une interprétation de l'*Etude de Daphné* de **Richard Strauss**, petite pièce pour violon seul, d'une beauté simple et lumineuse, interprétée ici sans l'emphase entendue précédemment. Un magnifique moment de douceur pour se remettre de la fougue de la cadence du *concerto* de Fauré.

Après l'entracte, trêve de raretés et place à deux pages célèbres de **Maurice Ravel** : *Ma mère l'Oye* (1910) et la *Deuxième suite de Daphnis et Chloé*. Les Siècles y sont une fois de plus remarquables, les vents notamment, et plus encore le pupitre de trompettes qui fait montre d'une finesse rare. De manière générale, on ressent que l'orchestre (encore une fois moteur….) pousse un **Louis Langrée** trop tranquille. De ce « désaccord » s'est formée une interprétation mesurée entre une direction calme et maîtrisée et un orchestre superbement fougueux. Les musiciens se montrent plein d'humour, particulièrement dans *Laideronesse, impératrice des pagodes* (et son remarquable *solo* de flûte), avec des jeux de textures précis et propres aux Siècles. *Daphnis et Chloé* est un classique de l'orchestre sur instruments d'époque, depuis sa création, dans lequel il se montre aussi élégant que narratif, culminant dans une grandiose *Danse générale*.

Conquis, le public fait un triomphe debout aux quelques deux cents artistes réunis sur le plateau de l'Opéra Berlioz – qui reprennent alors le finale de la *Danse générale*, cette explosion de joie débordante et débridée, qui renouvelle une

nouvelle fois l’enthousiasme du public.

_____

CRITIQUE, festival. MONTPELLIER, 44ème Festival de Radio France Occitanie Montpellier, le 9 juillet 2024. RAVEL / SOHY / FAURE. Renaud Capuçon (violon), Orchestre Les Siècles, Louis Langrée (direction). Photos (c) Luc Jennepin & DR.

VIDEO : Alain Altinoglu dirige la « Deuxième Suite de Daphnis et Chloé » de Maurice Ravel

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 25 nov 2022. MOZART : Les Noces de Figaro. Langrée / Netia Jones.

Retour attendu des Noces de Figaro de Mozart par la réalisatrice Netia Jones, avec l’excellent Louis Langrée à la direction musicale de l’orchestre maison et d’une distribution vocale

pleine d’esprit, orbitant autour de l’incroyable soprano Jeanine De Bique (Susanna). Une production drôle et pertinente qui stimule l’intellect autant qu’elle ravit les sens…

Les Noces, entre intelligence et humour
sont aussi une vision personnelle de l’opéra…
La musique avant tout… mais pas que !

Les Noces de Figaro de Mozart est l’un des rares opéras dans l’histoire de la musique à n’avoir jamais dû subir d’absence au répertoire international. En effet, depuis sa création il y a 236 ans, le monde entier n’a pas arrêté de solliciter et d’adorer le sublime équilibre entre la géniale musique du génie salzbourgeois et l’élégant autant qu’amusant livret de da Ponte, d’après Beaumarchais. Si les personnages sont en effet atemporels, ils ont cette particularité de pouvoir parler à notre époque. Les Noces, une œuvre révolutionnaire et féministe avant son temps, offre de nombreuses possibilités de lecture et d’interprétation.
Le pari de la metteuse en scène est en l’occurrence de faire de l’opus un opéra sur sa vision personnelle de l’opéra ; ceci passe par une mise en abîme affirmée et plusieurs procédés théâtraux et cinématographiques qui rappellent en permanence

un théâtre d'archétypes divers et variés, le tout avec l'intention évidente de faire un commentaire social invitant à la réflexion sur de questions d'actualité comme le sexisme dans le milieu culturel. Le pari est tout à fait réussi et cela s'exprime avant tout par l'incroyable investissement scénique de la distribution, visiblement inspirée par **l'intelligence comme l'humour de la production**.

Le couple vedette de Susanna et Figaro est brillamment interprété par la soprano **Jeanine De Bique** et le baryton-basse **Luca Pisaroni**. Figaro est espiègle, bon-enfant à souhait ; son jeu d'acteur est particulièrement remarquable. Si parfois l'action physique du rôle peut avoir un léger impact sur la projection de la voix, la présence scénique séduisante et magnétique du chanteur conquiert en permanence les cœurs. Avec une présence et une prestance aussi charmante que celle de son binôme et complice, la Susanna de Jeanine De Bique est une révélation ! Elle est excellente dans les ensembles et les duos (« Crudel ! Perché finora » et « Sull'aria… che soave zeffiretto »), et tout simplement ravissante dans ses solos. Le sublime « Deh vieni non tardar » au IV est un sommet d'expression musicale ; dans ce bijou d'amour palpitant au rythme de sicilienne, la Prima Donna Assoluta Jeanine De Bique rayonne et impressionne par la beauté du timbre, la parfaite maîtrise de l'instrument, l'émotion à fleur de peau de la caractérisation… L'auditoire est si fasciné par la magnificence de son talent, et dans une si grande exaltation, qu'il ne peut pas s'empêcher de remplir la salle d'applaudissements, avant la fin du numéro.

Le couple aristocratique du Comte et de la Comtesse est incarné par les fabuleux **Gerald Finley** et **Miah Persson**. Elle est touchante dans l'insécurité de son amour et captive par une fragilité pleine de grâce dans l'expression, notamment dans ses deux airs redoutables « Porgi amor » et « Dove sono ». Le Comte du baryton canadien est un formidable mélange de malice et de candeur, avec un magnétisme enchanteur dans le

jeu d’acteur, une musicalité saisissante et une parfaite connaissance du rôle. Son air redoutable au III (« Vedro mentr’io sospiro ») est un sommet de brio ; il y démontre avec aisance les nombreuses qualités de son art, et sa voix large et belle, est sans défaut.

Les nombreux rôles secondaires s’accordent à l’excellence du quatuor principal et sont à la hauteur des ambitions et exigences de la production. Si le Chérubin de **Rachel Frenkel** (en prise de rôle) est avant tout percutant au niveau théâtral, quel plaisir d’entendre **Sophie Koch** dans le rôle de Marcelline, piquante et touchante ; James Creswell en Bartolo, avec sa si belle voix ; **Éric huchet** extrêmement à l’aise en Don Basile ou encore **Ilanah Lobel-Torres** émouvante et drôle Barberine. Remarquons également les performances heureuses des choeurs de l’Opéra (sous la direction d’**Alessandro Di Stefano**).

Enfin, l’**Orchestre de l’Opéra** sous la direction du génial **Louis Langrée** se montre plein de brio ; très réactif à l’action, dès la célèbre ouverture qui est exécutée dans le plus grand esprit de l’opéra bouffe, avec des vents brillants et des cordes limpides… Pendant tout l’opus, l’orchestre est un personnage à part entière qui souligne, commente et raconte l’histoire autant que les rôles chantés, voire plus. Un heureux mélange d’amour et d’humour, au service de Mozart, au service du beau. A déguster sans modération au Palais Garnier de l’Opéra National de Paris jusqu’au 28 décembre 2022.

Précédent événement, élu coup de cœur de CLASSIQUENEWS :



PARIS, Concours ds cheffes d'orchestre La MAESTRA : Rebecca TONG, lauréate 2020. C'est Rebecca Tong, cheffe d'orchestre résidente du Jakarta Simfonia Orchestra, née en Indonésie, qui a remporté le 18 sept dernier la finale LA MAESTRA depuis la Philharmonie de Paris. Actuellement boursière en direction au Royal Northern College of Music (RNCM), cheffe assistante auprès de deux grands orchestres au Royaume-Uni (le BBC Philharmonic et le Royal Liverpool Philharmonic Orchestra), **Rebecca TONG** est également lauréate en 2019 d'une bourse de recherche en direction d'orchestres avec le Taki Concordia. Musique symphonique, musique de chambre, opéra : le répertoire dirigé par le Maestra ainsi couronnée est large. En 2019, elle a dirigé Le voyage du Pèlerin de Vaughan William's et Le Dialogue des Carmelites de Francis Poulenc, plus récemment La Tragédie de Carmen au City Lyric's Opera (mai 2020). Charisme concentrée, gestuelle précise et diction économe, sensibilité affûtée et exigeante… voici assurément une baguette à suivre.

VOIR Rebecca TONG : répétitions et FINALE du 18 sept 2020 ici (répétition préalable avec la cheffe Rebecca TONG à 1h05'00)

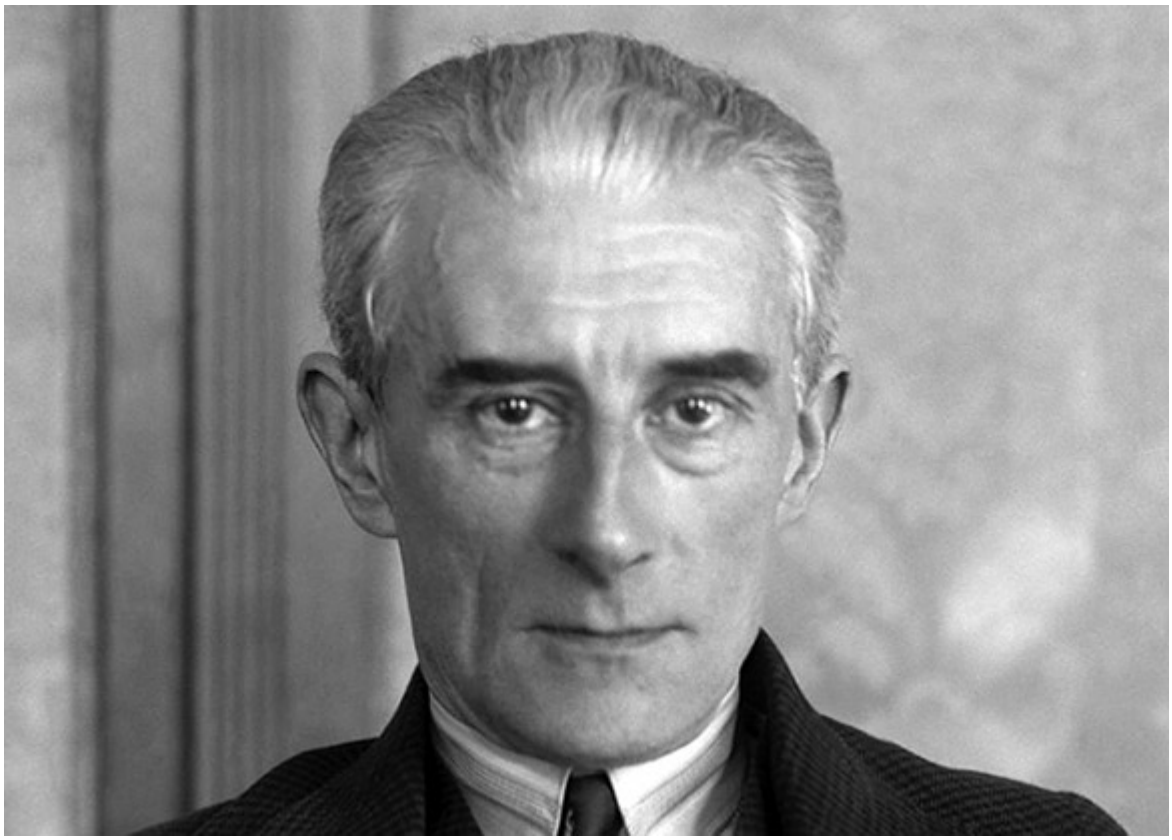
Commentaire : Pour la finale, les cheffes choisissent une œuvre parmi le Divertimento pour orchestre à cordes (3ème mvt) de Bartók, la Symphonie n°3, op. 55 (4ème mvt) de Beethoven, Roméo et Juliette, op. 17 (scène d'amour) de Berlioz, les Variation sur un thème de Haydn, op. 56 de Brahms, le Prélude à l'après-midi d'un faune de Debussy, la Symphonie n°2, op. 62 (2ème et 3ème mvt) de Schumann et Ramifications de Ligeti.

Concernant la création contemporaine, les trois candidates doivent diriger Was Beethoven African?, une œuvre du compositeur italien Fabio Vacchi.

POITIERS: grand concert RAVEL au TAP

POITIERS, TAP. Mar 21 mai 2019. CONCERT RAVEL, OCE, Langrée. Bain de musique française ravélienne pour l'Orchestre des Champs Élysées. Le chef flamand Philippe Herreweghe a façonné l'Orchestre des Champs-Élysées, exceptionnelle phalange sur instruments d'époque, avec lequel le maestro a renouvelé notre approche de Schumann, Mahler, Brahms, Bruckner : révélant dans leur clarté d'origine, les couleurs et ce goût des timbres inventés en leur temps par chaque compositeur. C'est aujourd'hui tout un travail de mesure, d'approfondissement et de mise en forme qui aura « sublimé » les œuvres du romantisme allemand.

SOMPTUEUX CONCERT RAVEL A POITIERS



Changement de cap avec le premier chef invité de l'Orchestre qui a sa résidence à Poitiers, Louis Langrée (par ailleurs directeur de l'Orchestre symphonique de Cincinnati). Le maestro français dont on sait le goût de l'opéra et du drame symphonique, dirige ici les instrumentistes dans un concert ambitieux, dédié au génie de la musique française du XXè (avec Debussy) : **Maurice Ravel**. Ravel a réinventé le langage orchestral, habile alchimiste des timbres et des couleurs instrumentales, dans la mouvance de ses prédécesseurs Berlioz et Rameau. Ravel fusionne tous les registres, de l'intime à l'orgiaque, de l'innocence à la féerie sensuelle, à la fois voluptueuse et mystique, onirique et introspective voire intime. Grâce à lui, ressuscite le souffle du rêve (comme Albert Roussel) mais avec une délicatesse de ton et une fureur (rentrée) qui témoigne d'une connaissance accrue des timbres de l'orchestre.

Après Debussy la saison dernière, voici un bain de couleurs et de fine texture signé Maurice Ravel. Parmi le catalogue de ses œuvres symphniques, **Ma Mère L'Oye** qui plonge en plein songe des contes et légendes (cycle inspiré des Charles Perrault), et aussi, œuvre chatoyante s'il en est, **Shéhérazade** – entre sensualité et mystique poétique, dont désirs et vertiges, attentes et espoirs sont incarnés ici par Fatma Said, jeune soprano égyptienne, que d'aucuns comparent déjà à… Maria Callas. Rien de moins.



Illustrations : Maurice Ravel – Louis Langrée (DR)

POITIERS, TAP
Mardi 21 Mai 2019, 20:30
Auditorium



MAURICE RAVEL
Shéhérazade – ouverture de féérie,
Shéhérazade – poèmes pour chant et orchestre,
Ma mère l'Oye,
La Valse

Orchestre des Champs Elysées
Louis Langrée, direction
Fatma Said, soprano
Durée : 1h25 avec entracte

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.tap-poitiers.com/spectacle/ravel/#js-accordion-1

Compte-rendu, concert. Poitiers, Auditorium, le 4 février 2016. Chausson,

Debussy… Orchestre des Champs Elysées. Louis Langrée

SOMPTUEUX CONCERT SYMPHONIQUE A POITIERS. Pour son premier concert de l'année 2016, l'**Orchestre des Champs Elysées** a invité le chef **Louis Langrée** à diriger un programme composé uniquement d'oeuvres françaises de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Pour cette soirée exceptionnelle, l'Orchestre des Champs Elysées a également invité la mezzo soprano saintaise Gaëlle Arquez.

En ouverture, Louis Langrée lance **l'Hymne à la justice d'Albéric Magnard (1865-1914)**. Rapidement Magnard fut l'un des soutiens du capitaine Alfred Dreyfus ; choqué par l'évident déni de justice que constituait l'affaire Dreyfus, Magnard, après Emile Zola et son célèbre « J'accuse » (publié en 1898), compose une œuvre cinglante, forte, intense. A sa façon, il fait transparaitre nettement le dégoût que lui inspire la situation du capitaine Dreyfus. Dès les premières mesures, Louis Langrée dirige l'Orchestre des Champs Elysées avec une énergie et une maîtrise manifeste ; la battue du chef est claire, nette, précise, implacable ; avec les musiciens, il entraîne le public au cœur même de l'affaire Dreyfus : l'effrayant déni de justice qu'elle constitue. La violence de la première partie de l'oeuvre de Magnard décrit bien la détresse du malheureux capitaine et de ses soutiens. Si la suite de l'hymne est plus apaisée, elle n'en montre pas moins à quel point la notion même de justice a été malmenée, voire bafouée, niée sous un torrent de boue et de mensonges jamais reconnus par ailleurs. Langrée s'approprie le chef d'oeuvre de Magnard avec une virtuosité peu commune; en grand défenseur de la musique française, il impulse une vie et un dynamisme saisissants à cet hymne dense, plein de colère, de tristesse et, en même temps, d'espoir.



Après une brève pause, Louis Langrée revient avec la mezzo soprano **Gaëlle Arquez** pour la seconde œuvre du programme : **Poème de l'amour et de la mer op.19 d'Ernest Chausson (1855-1899)**. Tout comme dans l'Hymne à la justice, Louis Langrée dirige d'une main ferme et souple une œuvre qui préfigure ce que sera *La mer* quelques années plus tard. Gaëlle Arquez, la régionale de l'étape, – elle est en effet née à Saintes-, est dotée d'une jolie voix de mezzo. Si la jeune femme connaît bien l'oeuvre, la diction est parfois aléatoire ; regrettable défaillance d'autant que les poèmes de Maurice Bouchor (1855-1929) sont superbes. Néanmoins la jeune femme s'implique totalement dans une œuvre qui, sous une apparente facilité, est complexe, pleine de pièges et très difficile à interpréter. Remarquablement dirigée par un chef qui connaît parfaitement ce répertoire, Gaëlle Arquez fait entendre une couleur vocale somptueuse et expressive même si la voix est parfois couverte par les musiciens; cependant l'orchestre accompagne la mezzo avec sensibilité et efficacité.

Après l'entracte, Louis Langrée et l'Orchestre des Champs Elysées attaquent la seconde partie du programme consacrée à **Claude Debussy (1862-1918)**. Avec **La mer**, nous retrouvons un peu de l'esprit du Poème de l'amour et de la mer de Chausson créé une dizaine d'années auparavant. Le chef, debussyste avéré, dirige La mer conciliant fermeté et souplesse ; il cisèle la partition sans jamais l'alourdir. L'Orchestre des Champs Elysées aborde le cycle purement orchestral avec une maîtrise quasi parfaite ; et la direction précise et dynamique de Louis Langrée galvanise les musiciens. Après des applaudissements très nourris saluant une performance

remarquable, le chef annonce le bis; et c'est une autre pièce de Debussy : Prélude à l'après midi d'un faune. Après la violence des vents marins de La mer, **sa houle océane impétueuse, scintillante,** chef et musiciens, soudés et complices, réalisent une lecture alerte et enjouée du Prélude ; les interventions solos sont excellentes et l'orchestre joue avec un plaisir évident sous la direction d'un chef survolté par une ambiance très chaleureuse.

C'est un concert de très haute volée que l'Orchestre des Champs Elysées a proposé à un public venu nombreux. D'autant que le programme, exclusivement français, était dirigé par Louis Langrée, grand défenseur de ce répertoire. La présence de Gaëlle Arquez pour interpréter Le poème de l'amour et de la mer a apporté une touche lumineuse à la soirée. **Plénitude et cohérence du son de ce concert symphonique et lyrique ont convaincu, apportant à Saintes, un nouveau jalon mémorable de sa saison symphonique. On regrette qu'un disque n'en perpétue pas le souvenir ni la totale réussite.**

Compte-rendu, concert. Poitiers. Auditorium, le 4 février 2016. Albéric Magnard (1865-1914) : Hymne à la justice op.14, Ernest Chausson (1855-1899) : Poème de l'amour et de la mer op.19, Claude Debussy (1862-1918) : La mer, trois esquisses symphoniques pour orchestre, Prélude à l'après midi d'un faune (bis). Gaëlle Arquez, mezzo soprano, Orchestre des Champs Elysées. Louis Langrée, direction.